



lexandre, de la lettre de Napoléon pour ce prince. Volkonski partit, et ne revint pas.

Napoléon met cependant à profit les jours d'attente ; il fait remonter l'artillerie, organise les hôpitaux, fait réunir les approvisionnements de tout genre qui se trouvent épars dans la ville, établit dans Moscou une municipalité et un bureau de police, et fait revivre partout l'ordre et la discipline.

On a beaucoup blâmé, après coup, son séjour prolongé dans Moscou ; mais il était nécessaire pour réparer les forces de l'armée et compléter les corps qui avaient le plus souffert. Déjà, par ses soins actifs, il compte six cents pièces de canon attelées, et son armée qui, en entrant dans la ville, n'était que de quatre-vingt mille hommes, est portée à cent mille par les renforts qui sont arrivés, les trainards qui ont rejoint et les blessés sortis des ambulances.

Ces grands soins ne le détournent pas du gouvernement de l'Empire. L'estafette de Paris arrivait en dix-huit jours, et les courriers se succédaient avec régularité. Au Kremlin, on ne restait pas vingt-quatre heures sans recevoir des nouvelles de France.

Comme pour mieux démontrer combien son esprit est libre, et ses inquiétudes légères, Napoléon date de Moscou un décret sur la réorganisation du Théâtre-Français, acte de charlatanisme qui lui a été reproché, qui était bien légitime, toutefois, pour faire illusion à ses amis et à ses ennemis.

Cependant la position de l'armée de Kutusoff incessamment ren-

forcée, devient menaçante, et les nouvelles que l'Empereur reçoit de ses deux ailes ajoutent à ses perplexités. Schwarzenberg qui avait si noblement secondé Reynier à la bataille de Gorodeczna, au lieu de profiter de ses avantages et de poursuivre Tormasow jusqu'au Dniéper, l'avoir laissé paisiblement rallier ses troupes derrière la Styr, sans plus s'inquiéter de lui, sans plus s'occuper de la guerre, lorsque le 14 septembre l'armée de Moldavie commandée par l'amiral Tchitchagow, se réunit à Tormasof, et porta le nombre des Russes à soixante mille.

Schwarzenberg, qui n'en avait que quarante-trois mille, se mit promptement en retraite ; l'Empereur lui avait prescrit de couvrir Minsk qui était sur la ligne de retraite et où étaient rassemblés de nombreux approvisionnements : au lieu d'obéir, il repassa le Bug et ne songea qu'à protéger Varsovie.

A gauche, Wittgenstein commandant à soixante mille hommes, menaçait sérieusement la ligne de la Dwina. Victor auquel l'Empereur avait recommandé de tenir Smolensk avec quarante mille hommes, fut obligé de quitter cette ville pour se rapprocher du corps d'Oudinot et de Saint Cyr.

De plus, des avis secrets font savoir qu'il ne faut pas compter sur les Prussiens qui servent dans le corps de Macdonald ; la conduite de Schwarzenberg est un sinistre avertissement. Napoléon juge qu'il serait imprudent d'encourager la trahison par une trop longue inactivité.

Deux partis se présentaient à lui ; l'un était la retraite, l'autre, plus selon son génie et ses habitudes, était une marche prompte et décisive sur Pétersbourg.

Ce fut ce dernier qu'il proposa d'abord à ses maréchaux ; ils le combattirent par des arguments qui n'étaient pas sans force. Ils n'en étaient plus au temps où dans leurs résolutions ils abandonnaient beaucoup à la fortune : ils calculaient avec prudence, et le calcul arrête l'élan.

Pour la retraite aussi, Napoléon proposa deux alternatives : ou regagner Smolensk par la route déjà parcourue, ou se retirer sur la Basse-Dwina, menacer Pétersbourg, prendre Wittgenstein à dos, rallier les armées de St-Cyr, de Macdonald, de Victor, et prendre des quartiers d'hiver en s'appuyant d'un côté sur Riga, de l'autre sur

Smolensk, avec des réserves à Witepsk, Mohilow, Minsk et Wilna.

Ce parti était sans contredit le meilleur : on s'avancait dans un pays abondant en vivres, au lieu de reprendre une route ravagée sur toute sa surface et à plusieurs lieues à la ronde par la marche de deux armées immenses ; la défaite de Wittgenstein était inévitable, et le cabinet de Pétersbourg épouvanté aurait peut-être demandé la paix.

Les maréchaux se recrièrent encore : ils voulaient gagner Smolensk par la voie la plus courte ; ils n'étaient plus que les hommes d'un jour de bataille : hors de la présence de l'ennemi, leur énergie faisait défaut. Les soldats seuls et les jeunes généraux comprenaient Napoléon ; car avoir confiance dans le génie, c'est le comprendre.

Malheureusement aussi, Napoléon avait trop confiance en ses maréchaux et pas assez en lui-même. C'était la première fois qu'il voyait la fortune menaçante ; il n'osa pas affronter seul la responsabilité d'un événement douteux. Il savait d'ailleurs que pour tenter une entreprise difficile, il lui fallait être environné de gens assurés de lui et d'eux-mêmes. Plus d'une fois Napoléon s'est reproché d'avoir cédé trop facilement à l'opinion de ses généraux. Beaucoup de ses revers sont venus de cette condescendance.

Le 19 octobre, la grande armée sortait de Moscou ; les jours précédents on avait évacué les blessés et les trophées. Mortier, avec la jeune garde devait conserver Moscou pendant quelques jours, et ne quitter la ville qu'après avoir fait sauter le Kremlin, miné d'avance.

La première difficulté à vaincre était de déborder Kutusoff qui tournait le dos au Niémen. Eugène fut chargé de prendre le chemin de Borowsk pour tourner par la gauche le camp de Tarantino ; Napoléon porta l'armée entière sur le front de Kutusoff, comme pour lui livrer bataille.

Parvenu à Krasnoï, il ordonna au roi de Naples de se déployer devant l'ennemi, puis, appuyant à droite, il gagna le chemin que frayait Eugène et l'armée d'Italie. Tout réussit d'abord ; l'avant-garde du vice-roi s'était emparée de Malojaroslawetz, ville située sur les escarpements de la Protiva à huit lieues au sud de Tarantino. Il ne fallait que deux journées de marche pour atteindre Kalouga, d'où l'on

se proposait de gagner Smolensk par la vallée de l'Ougra que les armées n'avaient pas encore épuisée.

Mais les nombreux éclaireurs de l'ennemi découvrirent la marche d'Eugène sur Borowsk. Kutusoff, ignorant encore la retraite de l'armée française, crut qu'il s'agissait d'un mouvement isolé ; détacha, Doctoroff avec vingt-cinq mille hommes. Ce dernier, bientôt informé que toute l'armée se dirigeait sur Kalouga, en prévint Kutusoff, qui leva son camp le 24, et prit avec toutes ses troupes le chemin de Malojaroslawetz où courait aussi Doctoroff.

Il n'y avait dans la ville que deux bataillons français. Les masses de Doctoroff les écrasèrent. Eugène s'y portant aussitôt avec tout son corps montant à seize mille hommes, reprit la ville. Mais Kutusoff se présentait avec son armée : Doctoroff renforcé renouvela l'attaque que le vice roi soutint avec une intrépide constance, malgré le nombre toujours croissant des ennemis.

La ville enflammée fut prise et reprise sept fois. Quatre-vingt mille russes arrivèrent successivement : Eugène eut infailliblement succombé, si Davoust, hâtant le pas, ne fût venu à la fin du jour l'appuyer avec deux divisions de la garde. Les Russes se retirèrent avec une perte de huit mille hommes ; les Français en perdirent quatre mille. L'Empereur, qui avait assisté à la fin du combat, dit à Eugène en l'embrassant :

— C'est votre plus beau fait d'armes.

Après cet échec, Kutusoff avait pris position à une petite distance et barrait la route de Kalouga. Napoléon cependant était persuadé que cette fière contenance cachait un profond découragement. Ses généraux prétendirent au contraire que le feld maréchal voulait livrer bataille. Cette hypothèse à laquelle il ne croit guère, mais qui ne lui déplait pas, est trop facilement acceptée par l'Empereur : il se décide à combattre et à se frayer un passage par une nouvelle victoire.

Aussitôt tous ses conseillers se réunissent pour le détourner de ce projet ; Davoust, Bessières, le prince de Neufchâtel, le comte de Lobau, assurent que la cavalerie est épuisée, que les attelages sont trop faibles, que le soldat manque d'élan : ils veulent qu'on fasse retraite pour gagner la route de Smolensk par Mojaïsk et Wiasma.

— Reculer, s'écrie Napoléon, reculer devant l'ennemi quand on



vient de le battre, au moment peut-être où il n'attend qu'un signal pour reculer lui-même !

Ses généraux insistent. Vainement il leur démontre la supériorité de ses troupes, si glorieusement attestée quelques heures auparavant. Rien ne peut réchauffer ces cœurs attiédés.

Cependant il reste encore pendant vingt-quatre heures à se débattre contre de funestes conseils, tant il est persuadé qu'on l'entraîne à une faute.

Enfin, il se détermine à céder. Seul contre tous ses lieutenants, il se prend lui-même à douter de l'issue d'une bataille que craignent tous les chefs de corps. Pour vaincre, il faut être bien secondé. Peut-il l'être par des hommes qui voient si mal et qui montrent tant d'hésitation ?

Dans la nuit du 26, Napoléon donne avec douleur l'ordre de la retraite sur Mojaïsk. Dans la même nuit et aux mêmes heures, Kutusoff fuit vers le sud, laissant ouverte la route de Kalouga.

Ainsi l'Empereur seul a bien jugé ; les importunités de ses généraux lui ont arraché le fruit d'une victoire ; bien plus, elles seules doivent amener la destruction de la grande armée : d'elles seules vinrent tous les désastres.

En effet, les Russes se retirèrent derrière l'Oka, abandonnant aux Français une contrée riche et un chemin sûr, et ne pouvant plus désormais leur disputer l'entrée de la Pologne. La plupart des généraux de l'Empereur n'étaient que des hommes de combat : il crut à leur intelligence : c'est ce qui le perdit.

C'était assurément un singulier spectacle que celui de deux armées

ennemies se fuyant mutuellement et laissant vide l'espace où la prudence leur conseillait à toutes deux de tenter la fortune. Kutusoff faisait une faute énorme en ouvrant la route à son adversaire : la faute de Napoléon est plus grande encore ; mais au moins la sentait-il. On assure qu'en donnant l'ordre qui lui était arraché par ses lieutenants, le pénible effort qu'il faisait sur lui-même lui causa un évanouissement.

L'armée française se mit en marche, divisée en quatre corps à une demi-journée de distance. Napoléon s'avancait le premier avec la garde, puis successivement Ney, le prince Eugène, et Davoust formant l'arrière-garde.

Le 27, Napoléon fut rejoint à Werreia par Mortier avec les dernières troupes sorties de Moscou. Traversant cette ville et laissant Mojaïsk sur la droite, l'armée atteignit la grande route de Smolensk en passant sur le champ de bataille de la Moskowa, encore couvert de débris et de cadavres en putréfaction. Vains souvenirs de gloire pour une armée en retraite ! Triste spectacle pour qui voyait les résultats de cette immense hécatombe !

Bientôt cependant, Kutusoff apprend que l'armée dont il redoutait la poursuite s'éloigne dans une direction opposée. C'était pour lui une bonne fortune inespérée ; il se hâte d'en profiter. Des bandes de cosaques et une armée de vingt-cinq mille hommes commandée par Miloradowitch prennent les devants : Kutusoff, avec le corps d'armée, se dirige sur Wiasma pour couper la retraite aux Français, mais Napoléon y était arrivé le 31 avec sa garde ; Ney le rejoint ; il l'y laisse pour attendre les autres colonnes, et en repart le 2 novembre.

Ce ne fut que le 3, que Miloradowitch découvrit l'arrière-garde ; il attaque vivement, secondé par les Cosaques de Platoff. Davoust fait volte-face ; Eugène, attiré par le canon, accourt ; un combat furieux s'engage, dans lequel les Français restèrent encore vainqueurs. Ney releva Davoust et forma l'arrière-garde. Les jours suivants, la retraite continua sans engagements sérieux, quoique les Cosaques voltegeassent constamment sur les flancs et les derrières de l'armée.

Une nouvelle étrange attendait l'Empereur à Michalewka. Un seul homme, un prisonnier, le général Mallet, était parvenu, pendant quelques heures, à renverser le gouvernement à Paris. Le préfet de po-

lice, Pasquier, le ministre de la police, Savary, avaient été incarcérés à la Force ; le préfet de Paris, Frochot, s'était laissé duper par les conjurés et avait exécuté leurs ordres. La supposition de la mort de l'Empereur fut la base des combinaisons de Mallet ; on le crut facilement, tant la chose était probable ; on était au 23 octobre : depuis quinze jours il n'était pas venu de nouvelles de l'armée.

Cette singulière équipée ne frappa le public que par son côté ridicule : à Napoléon elle fit faire de tristes réflexions. Quoi ! la nouvelle de sa mort suffit pour désorganiser le gouvernement ! A cette seule annonce le pouvoir est en proie ! Il est là, cependant, l'enfant impérial, l'héritier présomptif sur qui reposent les espérances de la dynastie !

Personne n'en tient compte ; personne n'y songe, et les plus hauts fonctionnaires semblent admettre que la couronne est viagère. A quoi donc ont servi tant d'efforts pour relever une monarchie brisée, et ce titre gothique renouvelé de Charlemagne, et ce cruel divorce, et cette alliance tant vantée avec la fille des Césars ?

Il a voulu faire de la gloire pour plusieurs générations : il n'en a fait que pour lui seul. Mémorable leçon pour le génie sorti de sa voie ! Tardif avertissement qui, même alors, n'est pas compris !

Cependant, on allait toucher à Smolensk, à Witepsk, à cette ligne de cantonnements que devait garder Victor, où l'armée devait trouver des approvisionnements de toute nature.

Si près du terme, si près du repos, on se prend à espérer, et avec l'espoir renaissent les forces. C'est alors cependant, au moment où les souffrances semblaient finies, c'est alors que les plus grandes souffrances commencent ; c'est alors que l'armée, inébranlable sans le canon des russes va succomber sous le souffle glacé d'un hiver prématuré.

Depuis le 28 octobre, le froid avait commencé à se faire sentir. Pour des corps épuisés, pour des hommes mal vêtus, à peine nourris, tout abaissement de température était un supplice : les plus faibles succombèrent. Déjà le passage des troupes exténuées était marqué par une longue file de voitures, de canons abandonnés, de blessés, de malades expirants, de traîneurs sans armes et sans chaussures, lorsque dans la nuit du 6 au 7 novembre, l'hiver devançant d'un mois son apparition habituelle, se manifesta subitement dans toute sa rigueur,



Dans cette première nuit de désolation, les bivouacs furent mortels : hommes et chevaux périrent par milliers.

Néanmoins les plus forts restaient ; mais comment décrire leur marche au milieu des neiges, sur des chemins glacés, sous un vent qui arrête leur respiration ?

Les armes échappent aux mains engourdies ; les pieds, devenus insensibles, ne peuvent se mouvoir ; la circulation s'arrête, le soldat tombe pour ne plus se relever. Les rangs se dégarnissent, les colonnes sont clair-semées. Des soldats errent sans drapeaux, des officiers sans soldats. Les plus braves et les plus robustes conservent seuls quelque discipline, et la garde, toujours imposante, s'avance fièrement au milieu du déchaînement des ouragans glacés, semble à l'abri même des rigueurs du ciel.

Le 9, le quartier impérial entra à Smolensk ; l'armée n'y fut réunie que le 13. Un nouveau mécompte l'y attendait. Les immenses approvisionnements qu'y avait accumulés la prévoyance de Napoléon, ont été en partie consommés.

Le corps de Victor, pendant deux mois de séjour, quinze mille blessés ou malades, les troupes de passage avaient dévoré soixante mille rations par jour. Ce qui reste suffit à peine à fournir des distributions à la garde et aux corps qui avaient conservé quelque discipline ; quant aux bandes sans armes et sans rang, elles se pressent vainement aux portes des magasins ; il faut faire vivre les troupes qui combattent et qui représentent encore la grande armée.

Mais, pour rester à Smolensk, il fallait que les deux ailes pussent, suivant les ordres de Napoléon, flanquer fortement le centre ; et



Ney.

à chaque instant on apprenait de nouveaux désastres. Wittgenstein, avec des forces supérieures, poussait devant lui Saint-Cyr et Victor, et menaçait Witepsk. Macdonald ne pouvait secourir ses collègues, de peur de laisser aux Russes un passage vers Tilsitt ; il n'osait d'ailleurs se confier aux Prussiens, que le moindre mouvement rétrograde aurait fait prononcer. Déjà de Wrède, avec ses Bavarois, avait abandonné Saint-Cyr.

A gauche, Schwarzenberg, au lieu de couvrir la ligne de retraite, reculait vers la Vistule. Faute immense qui ressemblait à la trahison !

Eugène, en quittant Dorogobouje, s'était détaché à droite pour pénétrer jusqu'à Witepsk. Pressé par Platoff, il s'était trouvé acculé à la petite rivière de Woop, grossie par les neiges. Les ponts étaient détruits, les berges raides et glacées : les cosaques se précipitaient par milliers. Quelques certaines d'hommes suffirent pour les contenir, pendant que l'on tentait un gué. Les premiers canons passèrent ; mais bientôt le gué se trouvant défoncé, il fallut tout sacrifier, convois, canons, blessés, malades et traîneurs. Les combattants traversèrent la rivière au milieu des glaçons, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

A Dukhowszina, plusieurs milliers de Cosaques se présentèrent avec des canons, tandis que Platoff harcelait l'arrière-garde. Eugène forma en carré la garde italienne, dispersa ces barbares et entra dans Dukhowszina où il put prendre un jour de repos. Informé bientôt que Witepsk était depuis deux jours au pouvoir de Wittgenstein, il se rabattit sur la grande armée, qu'il rejoignit à Smolensk le 13.

Ney y arriva le lendemain ; de tous côtés accouraient des débris. Baraguay-d'Hilliers, qui avait été détaché sur la route de Kalouga, pour observer et contenir Kutusoff, rentra aussi à Smolensk en désordre : il avait laissé surprendre la brigade du général Augerau, qui fut faite prisonnière.

Ainsi, on était débordé par Kutusoff et Wittgenstein ; Smolensk n'était plus tenable. Le Dniéper glacé n'était plus une ligne de défense : il ne restait plus qu'à se mettre à couvert derrière la Bérésina. Borissow fut désigné pour point de passage.

Il restait encore quarante mille combattants sous les armes, tous hommes d'élite, robustes et courageux. Napoléon ne craignit pas de les diviser en quatre corps, destinés à cheminer à une journée de distance. D'abord la garde, formant 16,000 hommes, Eugène avec 8,000, Davoust 10,000 ; enfin Ney, formant l'arrière-garde, 6,000.

Déjà, cependant, l'avant-garde de Kutusoff occupait le passage ; lui-même avec le corps d'armée touchait à la grande route.

La garde se mit en marche le 14 ; le 15, elle arrivait à Krasnoë, qu'elle trouva occupée par une division russe ; mais à la vue de ces vétérans de tant de guerres, s'avancant fièrement, musique en tête, drapeau déployé, l'ennemi de lui-même ouvrit le passage, osant à peine risquer de loin quelques coups de canon.

Le lendemain, Eugène parti de Loubnia avant le jour, rencontra Miloradowitch avec 20,000 hommes, en travers de la route. Fier de sa supériorité, le général russe somma les français de déposer les armes ; Eugène répondit en mettant l'épée à la main. Pendant toute la journée, on se battit avec acharnement. Le soir, on tourna la droite de l'ennemi : Eugène rejoignit la garde.

Le troisième jour, ce fut le tour de Davoust. Kutusoff, honteux de voir de si faibles corps renverser tous les obstacles, se déploya tout entier. Soixante mille Russes et cent pièces de canon occupent la route, et pour mieux triompher de Davoust et de Ney, ils s'ap-

prêtent à écraser l'Empereur dans Krasnoë.

Napoléon averti, comprend toute la grandeur du péril. Il lui reste encore le temps de gagner rapidement, avec Eugène et la garde, Orcha et Borisow : là il pouvait se rallier aux trente mille français de Victor et d'Oudinot, à Dombrowski, à Regnier, à Schwarzenberg, à tous ses dépôts, et rassembler au printemps une armée formidable.

Mais s'il se retire, Davoust et Ney sont sacrifiés. Doit-il abandonner ainsi ses braves compagnons d'armes ? La prudence le lui conseille, sa générosité s'y refuse. Soudain, il conçoit une de ces audacieuses pensées qui ne viennent qu'aux grandes âmes, et qu'une haute confiance en soi-même peut seule inspirer au génie. Au lieu d'éviter les coups de l'ennemi, il va courir au-devant ; au lieu de laisser en arrière ses lieutenants, c'est lui qui va les dégager.

Au plus épais de la nuit, il fait appeler Berthier, Mortier, Lefebvre, Bessières, et leur dit qu'il faut se préparer à attaquer l'ennemi le lendemain matin. Ces maréchaux lui répondirent par les états de situation de leurs corps. Cette fois il ne les écoute pas :

— N'importe, réplique-t-il, nous devons, sans hésiter, marcher au secours de Davoust et de Ney.

Les maréchaux se retirent pour obéir. Après tout ce que l'Empereur avait fait de grand, il les étonnait encore.

Le 17, avant le jour, Napoléon est debout ; il dit, en saisissant son épée :

— J'ai assez fait l'Empereur, il est temps que je fasse le général.

Il envoie ses ordres, et assigne à chacun son poste. Claparède reste à la défense de Krasnoë ; Eugène, avec son corps mutilé, poursuit la retraite sur Liady. Le reste suivait l'Empereur, qui s'avanceit à pied, appuyé sur un bâton. Les soldats s'étonnaient de reprendre le chemin de la vieille Russie ; mais l'Empereur était devant eux.

Pour ces vieux témoins de ses immortelles campagnes, il ne pouvait ni se tromper, ni mal faire. Ils s'avançaient au nombre de quinze mille au milieu de quatre-vingt mille Russes, sans rien perdre de leur calme ou de leur confiance.

Le jour qui se levait éclaira un imposant spectacle : des deux côtés de la route les batteries russes ; au-devant leur armée tout entière, et au centre de cette enceinte de feu, l'Empereur avec sa vieille garde ; à quelques pas devant lui, Mortier avec la jeune gar-

de réduite à cinq mille hommes, se développant avec audace en face des ennemis.

On vit alors ce que vaut la puissance d'une grande renommée. Devant cette poignée d'hommes, les Russes demeurent immobiles, ils n'osent aborder ces imposants débris ; Napoléon est là, et ce nom est une armée. Une sorte de terreur superstitieuse les saisit ; peut-être redoutaient-ils ce qu'il pouvait y avoir de gigantesque dans le désespoir d'un tel homme.

Il suffisait aux Russes de marcher en avant pour écraser cette faible troupe du poids matériel de leurs bataillons : ni infanterie ni cavalerie ne se risque ; les Français sont attaqués comme les murs d'une redoute, à coups de canon. Pendant trois heures, les intrépides guerriers sont foudroyés sans faire d'autre mouvement que de se rapprocher pour remplir les larges brèches de leurs rangs, sans pouvoir rendre la mort qu'on leur envoie, leurs canons étant brisés, et l'ennemi se tenant hors de portée de leurs fusils.

En même temps le canon retentissait au sud, en arrière de Krasnoë ; c'était Béningsen qui se rendait maître de la route de Liady et de la retraite.

Au milieu des boulets volant de toutes parts, Napoléon se tenait non loin d'une éminence située sur le bord de la route. Ses officiers voient avec terreur que cette éminence se couvre de canons ; aux premières volées, l'Empereur sera frappé à bout portant. Averti aussitôt, il y jeta un instant les yeux et dit froidement :

— Eh bien ! qu'un bataillon de mes chasseurs s'en empare !

Et sans s'en occuper davantage, il reporta son attention sur le champ de bataille.

Les Hollandais de la garde, accablés par la mitraille, avaient perdu une position importante, que les ennemis couvrirent d'artillerie ; la jeune garde était écrasée de ces feux nouveaux. Mortier envoya un régiment pour enlever la batterie russe ; il fut repoussé. Un second régiment le remplaça : c'était le 1^{er} de voltigeurs. Il s'avança jusqu'au milieu des Russes, reçut sans s'ébranler deux charges de cavalerie, pénétra plus avant ; la mitraille tirée à bout portant laboura ses colonnes, une troisième charge de cavalerie l'acheva. Cinquante soldats et onze officiers revinrent seuls.

Alors apparurent sur la route des nuées de cosaques fuyant en

désordre. Derrière eux retentissait une vive fusillade. C'était le corps de Davoust pour lequel on se sacrifiait avec un si constant héroïsme. Au moins les sacrifices n'avaient pas été inutiles.

Ney cependant restait encore, et Davoust avait sur lui vingt-quatre heures d'avance. On apprenait en même temps que Claparède, assailli de tous côtés, ne pouvait plus se défendre dans Krasnoë.

Quelques instants de plus, et la retraite devenait impossible ; le dernier noyau de la grande armée était anéanti. Napoléon se décida plein de tristesse : il laissait entre Ney et lui un épais rideau d'ennemis, sans voir une seule chance en faveur du brave maréchal.

Cette journée fut des plus admirables dans les fastes héroïques de Napoléon. Toujours il fut grand par le génie ; là, il fut grand par le dévouement et l'abnégation personnelle.

Jamais plus bel hommage d'ailleurs ne fut rendu par des ennemis à un chef militaire, car ils semblèrent s'arrêter devant ses regards. Ses soldats se montrèrent en tout dignes de lui, et cet épisode au milieu d'une inexprimable calamité fut glorieux comme une victoire.

Mortier, chargé de protéger la retraite avec trois mille hommes qui lui restaient de la jeune garde, leur ordonne de se retirer sans précipitation :

— Au pas ordinaire, soldats, s'écrie le général Laborde ; et devant cinquante mille ennemis, sous une grêle de balles et de mitraille, cette poignée de braves cadencait lentement ses pas, comme en un beau jour de revue.

Dans la soirée, l'Empereur, dispersant devant lui quelques troupes de Beningsen, entra dans Liady, toujours préoccupé du sort de Ney. Le lendemain il atteignit Dombrowna, ville située sur le Dniéper. On était enfin sorti de la vieille Russie ; on trouvait une ville peuplée de ses habitants, chose nouvelle depuis trois mois ! On était dans un pays ami ; on reçut quelques vivres, et comme si les grandes infortunes allaient cesser, la température s'adoucit.

Mais la joie et l'espérance ne devaient pas durer longtemps. Napoléon apprend que Minsk est au pouvoir de Tchitchagow, Minsk, le magasin de l'armée, son asile, sa dernière retraite.

La négligence de Schwarzenberg, on pourrait presque dire sa complicité, portait ses fruits. De son côté, le duc de Bellune n'a pu

contenir Wittgenstein. Les deux généraux ennemis vont sans doute se réunir pour disputer le passage de la Bérésina.

— Eh bien ! dit froidement Napoléon, il ne nous reste plus qu'à nous faire jour avec nos baïonnettes !

Sans rien perdre de son calme il envoya ses instructions à ses lieutenants. Tchitchakof était sur la rive droite de la Bérésina, Wittgenstein sur la rive gauche. Oudinot eut ordre de combattre le premier, Victor de contenir le second ; Dombrowski dût occuper le pont de la Bérésina, à Borisow.

Enfin, ne pouvant encore se persuader que Ney fut complètement perdu, il prescrivit à Davoust de rester à Dombrowna le plus longtemps possible ; il prévoit que Ney, dans l'impossibilité de traverser la masse des ennemis, pourrait reprendre la route de Smolensk pour gagner Dombrowna en suivant le cours du Dniéper.

Le 19, on entra dans Orcha. La garde ne comptait plus que six mille hommes, restes de trente-cinq mille ; Eugène avait dix-huit cents soldats, restes de quarante-deux mille ; Davoust, parti avec soixante-dix mille combattants, n'en comptait plus que quatre mille.

La cavalerie était anéantie : on dut réunir les officiers auxquels il restait un cheval, pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune. Les généraux y étaient officiers, et les colonels sous-officiers. Troupe d'élite formée des débris de tous les régiments et de toutes les gloires !

A Orcha, se trouvèrent des magasins de vivres, et quarante canons attelés. Pour doubler les attelages, on brûla des voitures de bagages et de papiers. Napoléon jeta de ses propres mains dans les flammes tous ceux de ses effets qui pouvaient, s'il succombait, servir de trophées à l'ennemi.

Car il ne se faisait pas illusion sur la gravité des périls : s'il conserva toujours son calme, c'est que son courage grandissait avec l'infortune.

Le 20, Napoléon quittait Orcha en laissant échapper avec douleur le nom du maréchal Ney. Depuis Krasnoë, on n'avait plus eu de ses nouvelles. A huit lieues plus loin, l'Empereur, arrêté à Baranie, y dînait avec Berthier et le maréchal Lefebvre, lorsque Gourgaud, accourant d'Orcha, vint annoncer que des cavaliers polonais étaient arrivés dans la ville, demandant des secours de la part de Ney, qui s'avancait sur la rive droite du Dniéper.

L'Empereur se leva aussitôt, et saisissant par le bras son officier d'ordonnance, lui dit avec la plus vive émotion : « Est-ce bien vrai, en êtes-vous bien sûr ? »

Gourgaud répondit qu'il en avait la certitude, et que le prince Eugène se portait avec son corps d'armée au-devant du maréchal. L'Empereur, plein de joie, s'écria aussitôt :

— J'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries, je les aurais donnés pour sauver le maréchal Ney.

Oui, le brave Eugène s'est porté au secours de Ney.

Le nuit commençait ; Davoust, Eugène et le duc de Trévise n'avaient que sa courte durée pour ranimer et réchauffer leurs soldats, jusque-là toujours au bivouac. Pour la première fois, depuis Moscou, ces malheureux avaient reçu des vivres suffisants : ils allaient les préparer et se reposer chaudement et à couvert ; comment leur faire reprendre leurs armes et les arracher de leurs asiles pendant cette nuit de repos, dont ils commencent à goûter la douceur inexprimable ? Qui leur persuadera de l'interrompre pour retourner sur leurs pas, et rentrer dans les ténèbres et les glaces russes ?

Eugène et Mortier se disputèrent ce dévouement. Le premier ne l'emporta qu'en se réclamant de son rang suprême. Les abris et les distributions avaient produit ce que les menaces n'avaient pu faire ; les traîneurs s'étaient ralliés. Eugène retrouva quatre mille hommes : au nom du danger de Ney tous marchèrent ; mais ce fut leur dernier effort.

Ils s'avancèrent dans l'obscurité, par des chemins inconnus, et firent au hasard deux lieues, s'arrêtant à chaque moment pour écouter. Déjà l'anxiété augmentait. S'était-on égaré ! était-il trop tard ! leurs malheureux compagnons avaient-ils succombé ! était-ce l'armée russe triomphante qu'on allait rencontrer !

Dans cette incertitude, le prince Eugène fit tirer quelques coups de canon. On crut alors entendre sur cette mer de neige des signaux de détresse ; c'étaient ceux du troisième corps, qui, n'ayant plus d'artillerie, répondaient au canon du quatrième par des feux de peletons.

Les deux corps se dirigèrent aussitôt l'un sur l'autre. Les premiers qui s'aperçurent furent Ney et Eugène ; ils accoururent, Eugène plus précipitamment, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène pleurait, Ney laissait échapper des accents de colère. L'un heureux, attendri, exalté de l'héroïsme guerrier que son héroïsme chevaleresque



venait recueillir : l'autre, encore tout échauffé du combat, irrité des dangers que l'honneur de l'armée avait couru dans sa personne, et s'en prenant à Davoust qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné.

Quelques heures après quand celui-ci voulut s'en excuser, il n'en put tirer qu'un regard rude et ces mots :

— Moi, monsieur le maréchal, je ne vous reproche rien : Dieu nous voit et vous juge !

Cependant, dès que les deux corps s'étaient reconnus, ils n'avaient plus gardé de rangs. Soldats, officiers, généraux, tous avaient couru les uns vers les autres. Ceux d'Eugène serraient les mains à ceux de Ney, ils les touchaient avec une joie mêlée d'étonnement et de curiosité, et les pressaient contre leur sein avec une tendre pitié. Les vivres, l'eau-de-vie qu'ils viennent de recevoir, ils les leur prodiguent, ils les accablent de questions. Puis, tous ensemble, ils marchent vers Orcha, tous impatients, ceux d'Eugène d'entendre, ceux de Ney de raconter.

Et les soldats commençaient, le récit de

l'héroïque retraite de Ney.

Ils dirent comment, le 17 novembre, ils étaient sortis de Smolensk avec douze canons, six mille baïonnettes et trois cents chevaux, en y abandonnant cinq mille malades à la discrétion de l'ennemi : et que, sans le bruit du canon de Platof et l'explosion des mines, leur maréchal n'eût jamais pu arracher aux décombres de cette ville, sept

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS